Ma mère, vue de dos

Photo 48, mardi 10 octobre, 20 h 42.
Ma mère, de dos, à son bureau. Sa tête est penchée vers la gauche, appuyée sur sa paume. Sa pose habituelle. La lampe éclaire ses cheveux relevés en chignon tenu seulement par un stylo. Quand j'étais petite, elle prenait tous mes crayons d'école pour ses drôles de coiffures ; j'aimais choisir les couleurs assorties à son pull.
Je ne vois pas son visage, elle réfléchit ou s'ennuie à mort. L'écran d'ordinateur brille devant elle, couvert de signes bizarres.

– Élise, tu as une minute ?

Je lève mon stylo, je mets la musique sur pause et j'attends. Silence. Ma mère a dû renoncer. Elle ferait mieux de venir me parler au lieu de hurler à distance, elle me le reproche toujours. Je monte le son. Rien de tel que la musique à fond pour me concentrer et trier les photos sur le minuscule écran de mon portable.

J'écris sur mon carnet la légende de la dernière photo. *Ma mère vue de dos.*

La photo est floue et même pas droite, mais elle résume ma vie.

Ma mère passe ses journées et une bonne partie de ses soirées vissée à l'ordinateur, et pour quoi ? Elle parle toujours de *projets* pour des laboratoires pharmaceutiques. Elle triture des tableaux de chiffres et des courbes, petites ou grandes, jaunes, bleues ou rouges, sur un ordinateur. Puis parcourt le monde pour présenter les *projets* à des *congrès*, qui rassemblent des centaines de dingues passionnés eux aussi par ces chiffres, bizarrement.

De là elle rentre épuisée, cinq à six fois par an, après un long voyage en avion. *Alors, ta semaine chez Louise ?*, me demande-t-elle au retour. *Tout va bien au collège ?* Elle m'expédie faire mes devoirs, me dit de me coucher tôt. Quand je la bombarde de questions, elle se plaint de la fatigue et du décalage horaire ; mais au fond, elle adore voyager, elle ne résiste pas, pendant des heures elle me raconte des détails drôles ou terrifiants : les araignées grillées dévorées avec les doigts, un orage splendide vu de sa chambre d'hôtel, les rues inondées par la mousson. Ces soirs-là nous mangeons n'importe quoi sur le canapé, des chips et des bonbons. Avec le décalage horaire elle oublie l'heure et pousse un cri bien après minuit : *Élise, mais tu as cours demain !* Mais je sais qu'elle se sent un peu coupable de partir, la preuve, ce petit

cadeau qu'elle achète toujours au *duty free* de l'aéroport, un magnet bariolé, un parfum trop sucré. L'an dernier, elle m'a même rapporté de Corée un tee-shirt « Hello Kitty » que jamais, jamais, je n'oserai mettre. Mais au moins chacun de ses cadeaux a vu du pays.

Ma vie à moi est d'ici seulement. Collège, maison, copines, basket le mercredi. Quand ma mère part, je vais m'installer chez Louise, au bout de la rue, ou chez mes grands-parents. Ma plus grande aventure : porter les sacs-poubelle au coin de la rue. Cette année scolaire s'annonce aussi plate que les précédentes.

Mon seul vrai plaisir dans cette vie de légume : prendre des photos. Certains jours, je me contente d'une seule. D'autres fois, je mitraille n'importe quoi avec mon portable jusqu'à ce que le voyant « batterie vide » ou « stockage impossible » apparaisse : les stylos en vrac dans mon tiroir de bureau, la rue déserte le matin, un carton éventré sur le chemin du collège.

Le résultat n'est pas franchement convaincant, mais à force, je vais m'améliorer. Chaque soir, je note le nombre de photos, la date et l'heure, un titre, une légende qui précise où et comment m'en est venue l'idée. Et aussi mes impressions ou mes progrès (au moins, le carton éventré était net !). Cela prend un temps dingue. Je n'ai jamais montré le carnet à personne, pas même à Louise.

– Tu pourrais répondre quand je t'appelle.

Tiens, elle est venue jusqu'à ma porte. Pas bon signe. Une remarque sur ma note d'histoire ?

Je me tourne le plus lentement possible, j'observe les mèches de cheveux qui me tombent dans les yeux, j'attrape mes ciseaux dans la trousse et je coupe une, deux, trois pointes fourchues. Ma technique très au point pour écourter la discussion.

Ce soir pourtant ma mère insiste, bras croisés, dos au mur. Avec un petit sourire gêné et un ton doux qui n'annoncent rien de bon.

– Tu as réfléchi à ce que j'ai dit ce matin ?

Ce matin ? Aucun souvenir. Je n'écoute rien au petit déjeuner, je suis lente au réveil, il n'y a pas si longtemps, ma mère aimait dire à ses amis : *Élise se lève tard le week-end, elle me laisse faire la grasse matinée*, en me passant la main dans les cheveux d'un air attendri.

Avec le collège, il y a trois ans, tout a changé. Chaque matin de la semaine, j'entends : *Élise, lève-toi, Élise, accélère, Élise, tu es encore en retard*. Depuis le déménagement c'est pire, vingt minutes de bus chaque matin, lever à 7 heures, un vrai scandale.

Le droit au répit du samedi est sacré : dormir ou lire en paix. Ou du moins devrait l'être. Ce matin elle n'a pas arrêté de me parler, oui, mais de quoi…

Je pivote sur ma chaise de bureau, droite, gauche, les cheveux dans les yeux.

– Alors, ma louloute ?

Elle a beau faire des efforts, tenter des *Ma grande*, elle revient toujours aux petits noms de primaire.

– Quoi ?

– Tu m'accompagnes à ce congrès ?

– Bof.

Je me souviens maintenant. Un congrès à Palavas, voilà ce qu'elle a osé me proposer. Avec mon anniversaire de quatorze ans en plein milieu. Elle a oublié, je parie.

Quand j'étais petite, j'étais fière de ses voyages. Je disais aux amis à l'école : *Ma mère est en Australie*, je lui inventais une vie d'espionne. Papa me dorlotait dans l'intervalle, le samedi film et pizzas, les devoirs négligés un soir sur deux. À l'époque, jamais ils n'auraient oublié mon anniversaire.

J'ai souvent supplié ma mère de m'emmener avec elle. En Ouzbékistan, au Pérou, dans n'importe quel endroit inconnu. Avec le programme de fidélité des compagnies aériennes, ses miles qu'elle collectionne à force de voyager, elle pourrait m'obtenir un billet gratuit. Mais elle trouve toujours une bonne raison de refuser.

« Tu ne rates rien, ce sera hôtel-bureau-hôtel pendant sept jours. »

Ou :

« Le Cap est une ville un peu dangereuse pour une fille de treize ans, tu sais. »